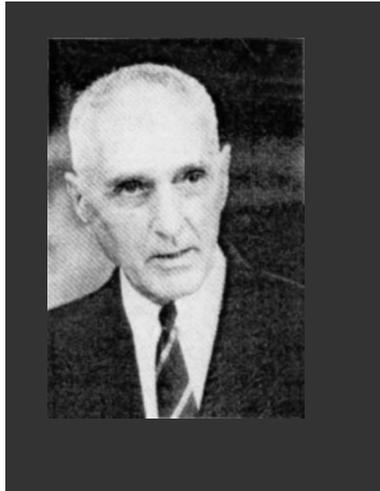


JEAN VAQUIÉ

L'IMPOSTURE GUÉNONNIENNE

**LE TRADITIONALISME, LA MÉTAPHYSIQUE, LE
SYMBOLISME HÉTÉRODOXES DE RENÉ GUÉNON**



*MON ŒUVRE EST POUR LE ROI
ET MA LANGUE POUR LE LOUER*

LES CAHIERS JEAN VAQUIÉ

ÉDITIONS ACRF
— 2017 —

JEAN VAQUIÉ

L'IMPOSTURE GUÉNONNIENNE

LE TRADITIONALISME, LA MÉTAPHYSIQUE, LE
SYMBOLISME HÉTÉRODOXES DE RENÉ GUÉ-
NON, TRADITION ET MÉTAPHYSIQUE

TRADITION ORIENTALE ET
TRADITION APOSTOLIQUE



Les livres de René Guénon sont réédités à un rythme croissant. Le guénonisme se répand dans toutes les écoles de pensée à tendance traditionnelle. Il est facile de constater l'activité d'un véritable réseau guénonien. Or, la pièce maîtresse de la doctrine de Guénon est incontestablement « *LA GRANDE TRADITION PRIMORDIALE* » à laquelle il se réfère inlassablement. L'un de ses disciples, Jean Robin, a publié récemment un livre très érudit et très élogieux, inti-

tulé « **RENÉ GUÉNON, TÉMOIN DE LA TRADITION** » (Éditions de la Maisnie, Paris, 1978).

Nous savons d'autre part que la Sainte Église est « Gardienne de l'Écriture et de la Tradition ». Nous sommes donc amenés à comparer la Tradition invoquée par Guénon et celle qui est conservée par l'Église, afin d'examiner leur correspondance ou au contraire leur incompatibilité. Dans une première partie, nous exposerons les grandes lignes de la "tradition primordiale", selon R. Guénon, et dans une seconde, celle de l'Église dont le véritable nom est la "Tradition Apostolique".

CHAPITRE I – LA TRADITION ORIENTALE DE RENÉ GUENON

Sommaire

1. – Une Tradition orientale
2. – Une tradition qui est aussi Écriture
3. – Une tradition métaphysique
4. – Une tradition babélique
5. – Une Tradition "non humaine"
6. – Une Tradition Intemporelle
7. – Une Tradition Infaillible
8. – Une Tradition Ésotérique
9. – Conclusion de la première partie

C'est, bien entendu, à Guénon lui-même que nous demanderons de définir la tradition dont il se fait le défenseur. Certes, il en parle abondamment, mais c'est toujours d'une manière diffuse, de sorte que, pour parvenir à une description exacte et complète, nous serons obligés de puiser dans diverses parties de son œuvre. Nous mettons ainsi en évidence les caractéristiques essentielles de la tradition étudiée et nous consacrerons un paragraphe à chacune d'elles.

I – UNE TRADITION ORIENTALE

C'est dans l'enseignement ésotérique, c'est-à-dire caché, des religions islamiques, taoïste et hindouiste que Guénon trouve les éléments de la « *Grande Tradition Primordiale* » qu'il désire propager en Occident.

« Dans l'Islam, la tradition présente deux aspects distincts dont l'un est religieux, et c'est celui auquel se rattache directement l'ensemble des institutions sociales, tandis que l'autre, celui qui est purement oriental, est vé-

ritablement MÉTAPHYSIQUE. » (Introduction générale à l'Étude des "Doctrines hindoues", 2° partie, chapitre III.)

Guénon ne manque jamais, à propos de l'islam, de distinguer les institutions proprement religieuses, qui sont de sources judaïques, du fond "traditionnel" qui n'est pas judaïque, mais oriental. C'est ce fond traditionnel qui est transmis par le soufisme et qui forme la partie ésotérique de l'islam. Cette distinction doit être conservée présente à l'Esprit.

En Chine, il remarque :

«...d'une part une tradition MÉTAPHYSIQUE, et d'autre part une tradition sociale... Seulement, ce à quoi il faut bien prendre garde, c'est que la tradition métaphysique, telle qu'elle est constituée sous la forme du Taoïsme, est le développement des principes d'une tradition plus primordiale, contenue notamment dans le Yi-King, et que c'est de cette tradition primordiale que découle entièrement tout l'ensemble d'institutions sociales qui est habituellement connu sous le nom de Confucianisme.» (Introduction à l'Étude des doctrines hindouistes, 2° partie, chapitre III.)

Mais la quintessence de la tradition primordiale, Guénon la trouve dans l'Hindouisme :

« Dans l'Inde, on est en présence d'une tradition purement MÉTAPHYSIQUE dans son essence... ce qui apparaît ici beaucoup plus clairement que dans la tradition islamique, c'est la totale subordination des divers ordres particuliers à l'égard de la métaphysique, c'est-à-dire du domaine des principes universels.» (Introduction à l'Étude des doctrines hindouistes, 2° partie, chapitre III.)

Remarquons au passage le caractère métaphysique que l'on retrouve dans les trois branches islamique, taoïste et

hindouiste de la tradition car nous aurons besoin de nous en souvenir.

Et dans quels textes trouve-t-on plus précisément la tradition métaphysique de l'Inde ?

« Le nom de Vêda est appliqué, d'une façon générale, à tous les écrits fondamentaux de la tradition hindoue : on sait d'ailleurs que ces écrits sont répartis en quatre recueils qui portent les noms respectifs de "Rig-Vêda", "Yajur-Vêda", "Sâme-Vêda" et "Atharva-Vêda". » (Introduction Doctrine Hindouiste, 2° partie, chapitre III.)

Guénon arrête à ces trois composants, islamique, taoïste et hindouiste, les sources de la tradition primordiale. Il ne mentionne pas la source judaïque. Or, précisément, les juifs se déclarent dépositaires d'une certaine *"Tradition Primordiale"*, héritage de la Révolution Primordiale. Si Guénon ne mentionne pas cet héritage, c'est qu'il ne le considère pas comme faisant partie de la tradition qui a cours en Orient.

Il existe donc deux traditions prétendument primordiales : celle de l'Orient et celle des judéo-chrétiens. Laquelle des deux est la plus ancienne et la plus authentique ? C'est celle de l'Orient, nous dit Guénon :

« La situation vraie de l'Occident par rapport à l'Orient n'est, au fond, que celle d'un rameau détaché du tronc. » (Introduction à l'Étude des doctrines hindouistes, 1^e partie, chapitre 1.)

D'après lui donc, le tronc ancien et authentique, c'est la tradition orientale ; le "rameau détaché", c'est celle de l'Occident, c'est-à-dire la tradition judéo-chrétienne.

Dans tout le cours de son œuvre, Guénon s'exprime au nom de la "tradition orientale" dont il se pose comme l'interprète fidèle, sinon même comme le porte-parole mandaté. Il l'affirme à plusieurs reprises, disant que les orientalistes qui l'ont précédé ont présenté une tradition de l'Orient habillée à l'occidentale et très déformée, tandis que

lui, au contraire, s'attache à en formuler la version authentique.

Jean Réyor, dans les « *Études traditionnelles* » de janvier-février 1955, écrit ceci : « ...il avait la conviction que sa connaissance de la doctrine traditionnelle était puisée à une source plus pure et plus primordiale que celles où avaient puisé » ses devanciers orientalistes. Nous considérons désormais R. Guénon comme l'interprète rigoureux de la tradition orientale, comme cela est très généralement admis.

II – UNE TRADITION QUI EST AUSSI ÉCRITURE

« Disons tout de suite que nous ne prenons pas ce mot tradition dans le sens restreint où la pensée religieuse de l'Occident oppose parfois "tradition" et "écriture", entendant par le premier de ces deux termes, d'une façon exclusive, ce qui n'a été l'objet que d'une transmission orale. Au contraire, pour nous, la tradition peut être écrite aussi bien qu'orale ; la partie écrite et la partie orale forment deux branches complémentaires d'une même tradition et nous n'avons aucune hésitation à parler d'ÉCRITURES TRADITIONNELLES. » (Introduction à l'Étude des Doctrines hindouistes, 2° partie, chapitre III.)

La masse documentaire dans laquelle s'exprime la tradition orientale est très importante puisqu'elle comprend, outre les quatre grands recueils de Vêda et de leurs commentaires, les textes Yi-King pour la Chine et les documents soufistes pour l'Islam.

Dans cette masse, va-t-on faire la distinction entre "Écriture" et "Tradition", comme cela se fait dans les archives judéo-chrétiennes ? En effet, chez les juifs et les chrétiens, l'Écriture Sainte est la transcription immédiate de la Révélation Divine, authentifiée comme telle par les instances religieuses du moment et rigoureusement con-

servées par la suite. La Tradition est ce qui, dans la Révélation divine, a échappé à la codification scripturaire et s'est transmis d'abord oralement, puis par écrit après un certain délai.

En Orient, une telle discrimination n'est pas faite, pour bien des raisons d'ailleurs. Il n'existe pas, dans la masse des documents transmis, de noyau central. Toutes les parties en ont la même valeur et la même autorité quant à l'inspiration qui leur a donné naissance.

Quelle note, Guénon, interprète des Orientaux, va-t-il attribuer à tout cet ensemble ? Il avait le choix entre plusieurs solutions. Il pouvait dire : « *Toute cette réserve documentaire mérite le nom d'Écriture* ». Mais il pouvait estimer aussi que « *tout l'ensemble est "Tradition"* ». Il a préféré une réponse mixte en donnant à tous ces traités sans date la note d' « *Écritures Traditionnelles* ».

Pourquoi cette solution ? D'abord, parce que l'esprit oriental n'est pas favorable aux définitions précises qui lui paraissent simplistes et déformantes. Mais c'est probablement aussi pour profiter des avantages des deux dénominations. Il désire conserver la liberté d'interprétation qui s'attache à toute tradition, tout en revendiquant la CANONICITÉ que l'on réserve à l'Écriture.

De fait, Guénon envisage surtout la note traditionnelle de ses documents. C'est le mot de tradition qui revient continuellement sous sa plume. Néanmoins, nous verrons, quand il nous parlera de « *l'infailibilité traditionnelle* » que les avantages d'une certaine canonicité ne lui sont pas indifférents.

III – UNE TRADITION MÉTAPHYSIQUE

La tradition se présente donc sous trois formes principales : l'islamique, la taoïste et l'hindouïste. Or, nous avons noté que la composante métaphysique est la même dans les trois formes. Autrement dit, la tradition véhicule un seul et même contenu notionnel qui est de nature métaphysique.

Que faut-il entendre par métaphysique dans la terminologie de Guénon ? Voici ce qu'il écrit dans l'*INTRODUCTION À L'ÉTUDE DES DOCTRINES HINDOUES* :

«dans la tradition hindouïste, ce qui apparaît beaucoup plus clairement que dans la tradition islamique, c'est la **TOTALE SUBORDINATION** des divers **ORDRES PARTICULIERS** à l'égard de la métaphysique, c'est-à-dire du domaine des **PRINCIPES UNIVERSELS**. »

Quels sont ces « *divers ordres particuliers* » ? Nous l'apprenons par ailleurs : ce sont les institutions politiques, la philosophie et la religion.

Les institutions, la philosophie et la religion se trouvent donc placées dans une totale subordination à l'égard de la métaphysique, c'est-à-dire de la tradition puisque nous avons noté que la tradition véhicule un contenu métaphysique partout le même. C'est donc dans la "tradition métaphysique" que les institutions, la philosophie et la religion doivent rechercher leur inspiration, chacune pour leur part.

Demandons maintenant à Guénon quelles sont les raisons pour lesquelles la métaphysique est ainsi apte à exercer son hégémonie sur « les divers ordres particuliers ».

C'est d'abord parce que la métaphysique est « *le domaine des PRINCIPES UNIVERSELS* ». Il est bien évident que, si l'on considère cette définition comme solidement établie, les divers ordres particuliers seront bien obligés d'aller puiser leurs principes dans la métaphysique, puisqu'il n'existe de principes nulle part ailleurs.

La deuxième raison qui justifie la suprématie de la métaphysique, c'est son mode de connaissance.

La philosophie met en jeu la raison aidée par les données sensorielles. Tandis que la métaphysique, telle que la définit Guénon, est PUREMENT INTELLECTUELLE. Son mode de connaissance n'est ni rationnel, ni sensoriel ; c'est une INTUITION immédiate, laquelle se réalise au terme d'un entraînement d'ordre CONTEMPLATIF.

Les ouvrages de Guénon sont en grande partie consacrés à décrire cette voie contemplative qu'il appelle d'ailleurs la « *voie métaphysique* ».

De ce que la connaissance métaphysique est purement intellectuelle, intuitionnelle et contemplative, Guénon va tirer la conclusion qu'elle a un caractère « *d'absolue certitude* » : ce sont ses propres termes :

« *La métaphysique qui a un caractère d'ABSOLUE CERTITUDE ne saurait admettre rien d'hypothétique.* »
(*Introduction à l'Étude des Doctrines Hindouistes*, 2^e partie, chapitre VIII.)

De sorte que tradition et métaphysique, au sens où l'entend Guénon, ne font qu'un. On peut associer les deux mots et parler indifféremment de tradition métaphysique ou de métaphysique traditionnelle.

On comprend qu'une telle métaphysique, à la fois universelle et absolument certaine, constitue la source d'inspiration commune à laquelle, dans le système guénonien, viennent puiser les institutions, la philosophie et la religion.

IV – UNE TRADITION BABÉLIENNE

Dans le système de Guénon, donc, la tradition métaphysique, parce qu'elle est purement intellectuelle, intuitive et universelle exerce une suprématie sur la philosophie, laquelle se meut dans la zone inférieure du rationnel et du sensoriel. Nous allons voir maintenant qu'elle exerce aussi une suprématie analogue sur la religion.

La suprématie de la tradition sur la religion est justifiée, selon Guénon, par la SENTIMENTALITÉ qui constitue le fond mental de toute religion au plein sens du mot, il faut la réunion de trois éléments le dogme, la morale et le culte. Or, chacun de ces trois éléments est imprégné de sentimentalité.

Le CULTE religieux est forcément d'ordre sentimental, puisqu'il est dévotionnel par définition. Le DOGME ne peut pas être purement intellectuel puisqu'il est contaminé par la notion du salut, notion dans laquelle l'émotion personnelle est la composante majeure. Quant à la MORALE, elle aussi, puisque c'est une affaire, non plus de connaissance pure, mais de comportement pratique où le sentiment (par exemple, l'altruisme) joue un rôle capital.

Donc, les trois éléments constitutifs de la religion sont d'ordre sentimental. Au contraire, la "tradition métaphysique", puisqu'elle ne possède ni dogme, ni morale, ni culte, mais seulement des principes abstraits, reste purement intellectuelle. Et par conséquent, elle peut prétendre, d'après ce système, à l'hégémonie sur la religion comme sur la philosophie.

L'Orient reconnaît, en fait, cette hégémonie de la tradition. Bien sûr, on y observe des dévotions religieuses, comme par exemple le Brahmanisme, le Vishnouisme et le Shivaïsme, mais il ne s'agit là précisément que de dévotions et non pas de religion au sens judéo-chrétien du mot. C'est bien dans la tradition, et non dans la dévotion de type religieux que, dans les Indes, les institutions, la philosophie et

même les sciences, vont chercher leurs principes. Tout au moins en était-il ainsi autrefois.

Après avoir ainsi séparé la religion de la tradition et défini leur position relative, Guénon va faire une remarque d'ordre historique qui nous permettra, à notre tour, une importante déduction. On ne rencontre dans le monde, fait-il observer, qu'une seule famille spirituelle qui réunisse les trois composants nécessaires pour constituer une religion, c'est la famille judéo-chrétienne, cette famille incluant la partie purement religieuse de l'Islam (l'infrastructure ésotérique de l'Islam, qui est le soufisme, relevant de la tradition et non pas de la religion proprement dite).

« Partout ailleurs, les trois parties que nous venons de caractériser (dogme, morale et culte) ne se trouvent pas réunies. » (Introduction à l'Étude des doctrines hindouistes, 2^o partie, chapitre IV.)

Cette observation de Guénon selon laquelle la tradition et la religion forment DEUX DISCIPLINES SPIRITUELLES DIFFÉRENTES est extrêmement judicieuse. Mais alors, elle nous amène à nous poser une question que Guénon, d'ailleurs, ne se pose pas, tout au moins ouvertement.

À quelle époque la famille religieuse s'est-elle séparée de la famille traditionnelle ? Autrement dit, dans quelles circonstances la religion judéo-chrétienne s'est-elle détachée du tronc traditionnel ancien ? Nous ne voyons pas d'autre épisode historique possible que celui de la TOUR DE BABEL.

Lorsque, dans la 2^o partie, nous étudierons les difficultés de transmission de la Révélation primordiale, nous reverrons avec attention cet épisode biblique qui est d'une importance capitale.

Remarquons dès maintenant qu'après la confusion des langues opérée par Dieu même à Babel, les nations se sont dispersées porteuses d'une tradition très ancienne. Et c'est dans cette même contrée que, quelques générations plus

tard, Dieu a procédé à la VOCATION d'ABRAHAM. Il l'a extrait de cette antique tradition pour lui confier, à lui et à ses descendants, une Révélation Nouvelle, et il a fait de lui le "Père des Croyants", c'est-à-dire le Patriarche de la "religion" dont Guénon constate avec raison la grande différence, le contraste même, avec la tradition métaphysique. C'est donc bien dans ces circonstances qu'a eu lieu la séparation des deux familles spirituelles.

Naturellement, nous ne porterons pas, sur les faits, le même jugement que Guénon. Nous montrerons, facilement d'ailleurs et sans recourir à aucun subterfuge, que la religion judéo-chrétienne constitue, en réalité, le tronc ancien ; et c'est la tradition métaphysique qui est le rameau détaché.

Nous pensons qu'en dernière analyse, et bien que Guénon ne l'écrive pas explicitement, la tradition orientale peut être dite TRADITION BABÉLIENNE.

V – UNE TRADITION "NON HUMAINE"

Nous avons vu que l'une des principales sources de la « *GRANDE TRADITION PRIMORDIALE* » de R. Guénon est constituée par les autres traités du Vêda, complétés par leurs commentaires. Nous allons maintenant apprendre de lui que ces traités sont plus vénérables encore par la nature de leur inspiration que par leur seule antiquité.

Le mot de "*Vêda*" est un terme sanscrit qui dérive de la même racine indo-européenne que le verbe latin *Videre* = voir.

Vêda signifie "vision" et aussi "savoir". Nous devinons déjà que les traités du Vêda forment un vaste recueil de visions.

« À l'origine, il faut toujours recourir à une INSPIRATION DIRECTE, car il ne s'agit point là d'une œuvre individuelle; peu importe que la tradition ait été exprimée

ou formulée par tel ou tel individu, celui-ci n'en est point l'auteur pour cela, dès lors que cette tradition est essentiellement SUPRA-INDIVIDUELLE. C'est pourquoi l'origine du Vêda est dite apaurushêya, c'est-à-dire NON HUMAINE. » (Introduction à l'Étude des Doctrines Hindouistes, 3^o partie, chapitre II.)

Guénon résume, dans ce passage, de nombreux chapitres de son œuvre. Il évoque ici deux notions sur lesquelles il revient sans cesse : d'une part, une certaine MÉTHODE (ou voie) contemplative ; d'autre part, le BUT ultime auquel conduit cette contemplation. Nous allons examiner successivement cette méthode et ce but, car ils furent ceux des visionnaires que l'on peut considérer comme les rédacteurs anonymes du Vêda.

La VOIE CONTEMPLATIVE préconisée par Guénon constitue une inspiration "directe" et "supra-individuelle".

C'est une voie DIRECTE parce qu'elle réalise, nous l'avons déjà vu, une connaissance intuitive. Dans le langage chrétien, nous parlerions d'une "infusion intellectuelle", c'est-à-dire d'une connaissance acquise sans l'intermédiaire d'aucune perception sensible.

C'est aussi une voie SUPRA-INDIVIDUELLE parce qu'elle opère une transformation de la personnalité. Le visionnaire recherche la contemplation, non pas à l'extérieur de lui-même, mais au-dedans, c'est-à-dire dans son tréfonds. Son travail d'introspection consiste à éveiller en lui le germe qui s'y trouve déjà sous une forme latente, virtuelle et inconsciente. À la suite de ce travail, le "moi" individuel fait place au "soi" personnel. L'individu se transforme en personne.

Qu'est-ce donc que le "soi" personnel auquel on aboutit ainsi ? C'est la participation élémentaire au PRINCIPE UNIVERSEL. C'est le point de contact que chaque homme possède, sans le savoir, avec le "Principal Universel". La méthode contemplative qui est dite métaphysique a préci-

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I – LA TRADITION ORIENTALE DE RENÉ GUENON	5
I – UNE TRADITION ORIENTALE	5
II – UNE TRADITION QUI EST AUSSI ÉCRITURE	8
III – UNE TRADITION MÉTAPHYSIQUE.....	10
IV – UNE TRADITION BABÉLIENNE	12
V – UNE TRADITION "NON HUMAINE"	14
VI – UNE TRADITION INTEMPORELLE.....	18
VII – UNE TRADITION INFALLIBLE.....	19
VIII – UNE TRADITION ÉSOTÉRIQUE.....	21
IX – CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE.....	23
CHAPITRE II – LA TRADITION APOSTOLIQUE	25
I – LA VRAIE TRADITION TRANSMET LA VRAIE RÉVÉLATION...25	25
II – LE CONTENU DE LA TRADITION PRIMORDIALE	27
III – LES ALTÉRATIONS PRÉDILUVIENNES DE LA TRADITION.28	28
IV – LE CONTENU DE LA TRADITION NOACHIDE	30
V – LA TRADITION PROFANE.....	31
VI – LA GRANDE BIFURCATION	32
VII – LA NOUVELLE STRATÉGIE.....	37
VIII – LA RECONSTITUTION DE LA TRADITION PRIMORDIALE39	39
CHAPITRE III – LA MÉTAPHYSIQUE DE R. GUENON	41
I – BRAHMA, LE PRINCIPE SUPRÊME.....	42
II – ISHWARA, LE DIEU SEMI-PERSONNEL.....	44
III – LA TRIMURTI OU LA PSEUDO-TRINITÉ.....	46

IV – LA MANIFESTATION	48
V – MÉTAPHYSIQUE ET RELIGION	51
CHAPITRE IV – LE SYMBOLISME CHRÉTIEN DE LA CROIX...	55
LE SYMBOLISME DE LA CROIX.....	55
I – LA CROIX LATINE.....	56
II – L'ARBRE DE LA CROIX.....	58
III – LES QUATRE INSTRUMENTS.....	59
IV – FULGET CRUCIS MYSTERIUM.....	61
V – LA PARTIE CACHÉE DE LA CROIX.....	63
VI – LES CROIX DES LARRONS.....	63
VII – LE DÉCOR SYMBOLIQUE DE LA PASSION.....	66
VIII – LE VRAI ET LE FAUX SYMBOLISME DE LA CROIX.....	68
CHAPITRE V – LE SYMBOLISME MÉTAPHYSIQUE DE LA CROIX	71
I – LA MUTATION DU SYMBOLE CRUCIFORME.....	72
II – LE SYMBOLISME DE LA NATURE.....	75
III – LA CROIX ABSOLUE.....	77
IV – L'HOMME UNIVERSEL.....	82
V – LA LIGNE DES JALONS.....	85
VI – LA CROIX DEVENUE SPHÈRE	87
VII – L'EMPRISONNEMENT DE LA CROIX.....	90
VIII – LA CRUCIFIXION IDÉALE.....	92
CHAPITRE VI – LE MYTHE DE L'ANDROGYNE OU LE DÉMON SUBSTITUÉ AU CHRIST	95
I – DE LA CROIX AU VORTEX SPHÉRIQUE UNIVERSEL	95
II – UNE FORME HUMAINE À L'INVARIABLE MILIEU.....	97

III – LE SYMPOSION PLATONIQUE	100
IV – LE DISCOURS D'ARISTOPHANE	102
V – LA BOULE ANDROGYNIQUE	103
VI – LA BISECTION	104
VII – LES MOITIÉS ATTRACTIVES	105
VIII – LE DÉLIRE SACRÉ	106
IX – LES SYZYGIES GNOSTIQUES	108
X – ADAM-KADMON	110
Chapitre VII – L'IMPOSTURE GUÉNONIENNE LE MYTHE DE L'ANDROGYNE OU LE DÉMON SUBSTITUE AU CHRIST	113
I – LE REBIS ALCHIMIQUE	113
II – LE CORDONNIER DE GÖRLITZ	115
III – SÉRAPHITUS - SÉRAPHITA	117
IV – L'INCONSCIENT COLLECTIF	119
V – LA FASCINATION HERMAPHRODITE	123
VI – LA CONTAGION GAGNE	126
VII – LE SERPENT OUROBOROS	128
VIII — LA SUBSTITUTION FINALE	131
CHAPITRE VIII – LA RÉFUTATION DE L'ANDROGYNE	135
I – <i>CREAVIT EOS</i>	135
II – <i>NOMEN EORUM ADAM</i>	141
III – <i>ADJUTORIUM SIMILE</i>	142
IV – <i>MULTIPLICABO CONCEPTUS TUOS</i>	146
V – <i>CARO DE CARNE MEA</i>	149
VI – <i>DUO IN CARNE UNA</i>	151
VII – ALLER PLUS LOIN N'EST PAS LICITE	154

© Éditions ACRF, 2017
50 ave des Caillols
13012 Marseille

20 euros TTC

"Imprimé en France"

Dépôt légal : mai 2017

ISBN 978-2-37752-013-8